



Jean-Luc

Mélenchon

LE CHOIX DE L'INSOUMISSION

Entretien biographique avec
Marc Endeweld

Seuil

LE CHOIX DE L'INSOUMISSION

JEAN-LUC MÉLENCHON

LE CHOIX
DE L'INSOUMISSION

Entretien biographique
avec Marc Endeweld

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION ÉDITORIALE
DE JACQUES GÉNÉREUX

ISBN 978-2-02-132657-4

© Éditions du Seuil, septembre 2016

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« La vie n'est pas ce que l'on a vécu, mais ce dont on se souvient et comment on s'en souvient »

Gabriel Garcia MARQUEZ, *Vivre pour la raconter*,
Éditions Grasset et Fasquelle, 2003,
pour la traduction française d'Annie Morvan.

Du déracinement à l'envol

MARC ENDEWELD. Tout commence par Tanger... Vous y êtes né le 19 août 1951, un « espace tellurique », selon vous, entre Atlantique et Méditerranée.

JEAN-LUC MÉLENCHON. Je suis né entre l'Océan et la Méditerranée, entre deux caps, le cap Spartel, qui donne sur l'Atlantique, et le cap Malabata, sur la Méditerranée. Les promenades familiales du dimanche étaient à l'un ou à l'autre cap. On se demandait chaque fois si l'on préférerait se baigner dans l'eau calme de la Méditerranée, ou dans les eaux agitées de l'Atlantique. Car depuis le cap Spartel, il y a 70 kilomètres d'un seul tirant de plage, avec les énormes rouleaux de l'Atlantique. Ceux-là ne me quittent plus : ils sont restés bien présents dans ma mémoire jusque dans mes cauchemars d'homme. Quand j'ai de la fièvre, ou que ça va mal, je continue à voir les vagues immenses battre les rochers du cap Spartel. L'Atlantique, c'est la force, la brutalité, et l'immensité d'un horizon sans limite au regard.

Les gens qui naissent au bord de la mer savent ces choses-là. L'espace infini et l'horizon, où la mer et le ciel se touchent, exercent une sorte d'attraction irrésistible, une fascination qui agite sans cesse l'esprit : on voudrait voir ce qu'il y a ensuite, après, au-delà de ce qui se voit. C'est ancré en nous ! Nous sommes des êtres « inquiets », comme dit le philosophe Blaise

Pascal, c'est-à-dire, au sens littéral, qui ne peuvent rester tranquilles. Naître au bord de la mer, c'est savoir dès l'enfance qu'on aura une vie d'Ulysse, se savoir promis à une Odyssée, pressentir que l'errance nous construira. Se poster au bord de l'Océan, c'est entrer tout de suite dans une dimension épique de l'existence. D'autant qu'au cap Spartel, il y a la grotte d'Hercule ! Et comme chacun sait, Hercule a séparé l'Afrique de l'Europe, d'un coup de pied, depuis cette grotte.

Quand on allait côté Méditerranée, on apercevait l'Europe. Depuis la plage de Tanger en ville, qui est côté Méditerranée, par beau temps, on voit Gibraltar. Le détroit fait à peine 13 kilomètres de large. Côté Méditerranée, il y avait quelque chose d'un peu plus intime et pour ainsi dire familial. Quand on allait au cap Malabata, on passait par un bois sacré romain. J'ai toujours su qu'il était sacré, parce qu'il y avait une sorte de frémissement de l'air que je reconnais depuis lors entre tous, une sorte de douceur, de tranquillité, de gravité, qui m'a toujours semblé être attachée à la majesté du monde méditerranéen. Une matrice de la *dignitas et gravitas* que l'on attendait du sénateur romain. J'ai gagné un prix de déguisement à 5 ans à Tanger vêtu avec la toge à bordure rouge du législateur antique. Et n'ai-je pas été élu sénateur ensuite, le plus jeune de l'histoire de notre République ? Ma vie est pleine de ces miroitements de situations, de ces plis du temps dont les bords éloignés se touchent parfois pour faire comme des refrains. De ce bois d'alors à ma vie telle qu'elle s'est faite, il y a ce coup de pied d'Hercule qui sépare les continents. Tant de gens sont préoccupés de racines et de continuité. Je crois au futur tout neuf, là-bas sur l'horizon de l'Océan, par exemple dans ce « nouveau monde » que je continue à nommer de cette façon chaque fois que je traverse l'Atlantique. L'univers du bois magique et de la grotte d'Hercule n'est pas le patron de mon existence comme on le dirait d'un projet d'habit qu'il faudrait réaliser en suivant le

dessin fait par autre que soi. Non, j'y pense comme à un simple titre de transport pour monter sur le bateau. J'ai embarqué.

D'où l'on vient, ce n'est pas une question ?

Pas pour moi. Aux racines plongées dans l'obscurité du passé indéchiffrable je préfère le feuillage tourné vers le monde de la lumière. À l'obsession de reproduire la tradition, le goût de l'invention de soi. Mais évidemment : on se construit dans des circonstances et des lieux particuliers ! Je ne le nie pas. Nous sommes comme faits de couches de sédiments. Les miens sont si bigarrés du fait de cet endroit initial : entre deux univers, entre deux mondes, parce que là j'évoque l'océan et la mer, mais je pourrais dire l'Europe et l'Afrique, et puis si j'allais encore plus loin, je dirais la plaine et la montagne... Car nous autres de la ville on voyait les terribles montagnards du Rif descendre une fois par semaine au Petit Socco à Tanger. On voyait ces caravanes d'ânes surchargés, ces hommes aux djellabas rayées, ces femmes avec leurs grands chapeaux à pompons. Il y avait le marchand d'eau, dans la rue, et on savait : les montagnards arrivaient. Vue du bord de mer, la montagne est mystérieuse.

Tanger avait cette magie du mélange, de l'entre-deux-mondes, et de la pluralité, dont pour le coup, je ne me suis jamais guéri. C'est pourquoi l'absence de racisme en moi, parfois au prix d'une sous-estimation de sa prégnance chez les autres, n'est pas une construction, mais une indifférence innée. Plus tard, j'ai été heureux dans les mélanges de la banlieue, et là où je vis actuellement à Paris, j'ai choisi mon quartier précisément parce qu'on est loin de s'y ressembler tous. Oui, Tanger continue en moi. Il faut s'imaginer l'époque, c'est-à-dire les années 1950, pour en comprendre l'énergie ! Mes parents étaient des gens jeunes, de condition modeste, fonctionnaire pour mon père, puis pour ma mère quand elle fut recrutée comme institutrice. Mon père était un pionnier, il a fait

partie, avec mon grand-oncle, de l'équipe qui a créé la station de radio et de télécommunications, qui accueillait les navires en transit par Tanger. Mon grand-oncle l'avait fait embaucher. C'était aussi mon parrain. Un autodidacte. Il s'appelait Louis Sépulcre. Ça c'est un nom ! À l'époque, un émetteur radio pour ce type de communication avec la mer, c'était une pièce entière pleine de lampes et de toutes sortes d'objets sophistiqués d'une ébahissante modernité ! Mon grand-oncle était là-dedans comme dans son salon. J'étais son chouchou. Je l'admirais bouche bée. Il avait été corsaire pendant la guerre de 14 dans les Dardanelles ! Un héros !

Mes parents étaient donc des gens très audacieux, entreprenants, gais. Certains soirs, on allait se promener sur le boulevard Pasteur, qui était l'équivalent à Tanger des Ramblas à Barcelone. Mes parents mettaient leurs belles tenues rien que pour se promener, et parfois se faire flascher par les photographes de rue. J'ai ainsi plein de clichés de mes parents jeunes, un vrai défilé de mode ! On croisait sur ce boulevard toutes sortes de gens incroyables à nos yeux. Par exemple, des sikhs, avec leurs turbans. On entendait parler tant de langues ! Vraiment que de gens différents vivaient ensemble...

Tout cela m'a façonné, j'en conviens. Mais je ne veux pas en faire une explication absolue. D'ailleurs à quoi bon vouloir à toute force « expliquer » sa vie, cette suite de faits épars que seul le regard vers l'arrière fait nommer un destin, comme disait Camus ! De ce passé, je ne tire aucune explication de mon existence. Les mêmes causes ont produit tant d'itinéraires différents autour de moi. Chacun d'entre nous ne peut être autre chose qu'une construction particulière.

On a l'impression d'une enfance très insouciante.

Oui, c'était une ambiance sans gravité, très joyeuse. J'ai eu la chance d'être un enfant aimé, et dans une famille aimante.

Pourtant, dans mon enfance, j'ai aussi été témoin d'événements violents, ceux de 1956. Ma première expérience politique ! Des milliers de Marocains dans la rue. Le soir, ils sortaient avec des torches et manifestaient¹. Le slogan était « Yaya Ben Youssef ! Grandval ! » (Grandval était le résident général de France au Maroc, et Sidi Mohammed Ben Youssef était le roi du Maroc en exil, dont le retour était réclamé.) À l'époque, je croyais que c'était un seul mot « yayabenyoussefgrandval ».

Évidemment, ces mobilisations m'impressionnaient beaucoup. Ça me plaisait. D'une certaine manière, c'est même la première manif que j'ai faite, qui a d'ailleurs été durement réprimée à la maison... J'avais fait le tour de la table de la salle à manger en criant « Yaya Ben Youssef ! Grandval ! ». Je ne savais rien de ce que tout cela voulait dire bien sûr, j'étais trop jeune, mais je peux dire que j'ai fait une manif pour l'indépendance du Maroc à 5 ans... chez moi ! [Rires] Elle a été assez fraîchement accueillie à la maison ! J'ai dû me prendre une tape pour arrêter de courir autour de la table en hurlant un slogan politique ! Bref, j'ai partie liée à l'indépendance du Maroc. J'étais du bon côté !

Fraîchement accueillie, car votre famille était en fait de culture pied-noire, non ?

Oui, la culture pied-noire, c'était bien la nôtre, même si je n'ai jamais vécu en Algérie. C'est ma famille qui vient de là-bas. C'était donc spécial à vivre. En fait, petit, je ne suis allé qu'une seule fois en vacances en Algérie. Je ne me rappelle pas grand-chose... Mes grands-mères sont parties d'Algérie, l'une parce

1. À l'époque, le Maroc est un protectorat français. En 1953, la décision des autorités françaises de renverser le sultan marocain Mohammed ben Youssef fait de celui-ci un martyr. Ce geste déclenchera des manifestations populaires, puis des émeutes, qui mèneront à l'indépendance du Maroc en 1956 avec Ben Youssef comme roi sous le nom de Mohamed V.

qu'elle avait épousé un homme qui s'est établi au Maroc, mon grand-père maternel, pour tenir un commerce de gros en fruits et légumes... L'autre fuyait la misère. Car mon grand-père paternel est mort à 33 ans. Sa famille était de pauvres Andalous expatriés à Oran, qui était alors très hispanisante. Là-bas les enfants se sont mariés avec des gens qui étaient là avant l'arrivée des Français. On se mélange depuis toujours au bord de la Méditerranée. C'était donc une jeune veuve. Elle était animée d'une volonté de fer d'être indépendante.

En tout cas, moi, je suis né dans les étoiles, à Tanger au Maroc. Mais, ma famille, c'était bien des pieds-noirs d'Algérie. Mais le Maroc nous a permis l'insouciance. C'était un pays de tempérament paisible. À la différence de l'Algérie, qui s'est construite dans une guerre de libération nationale particulièrement violente, il n'y a jamais eu d'extrême tension aussi durable au Maroc. La France n'a jamais annexé ce pays et son occupation a duré moins de temps. Je sais bien que nous avions une vie entre soi. Mais j'ai aussi le souvenir d'une présence permanente des Marocains dans nos proches. J'avais des petits copains marocains. Pourtant la langue que nous parlions était l'espagnol parce que tout le monde le comprenait à Tanger. La ville avait été occupée par les Espagnols. Mais, bien sûr, la culture pied-noire, c'était une mentalité identitaire exacerbée.

Là, vous parlez de votre famille ?

Oui ! Sans cesse, on se rappelait qu'on était français, puisque tous les autres ne l'étaient pas... Ils étaient marocains, espagnols, portugais. Résultat, il y avait un fort sentiment d'identité française. En tant que communauté, on se retrouvait chaque dimanche à l'église et le 14 Juillet au majestueux consulat de France qui surplombait le boulevard Pasteur sur la route de la montagne.

À l'époque, vous alliez donc à l'église !

Oui, j'étais même enfant de chœur ! Ma mère chantait divinement à l'église. J'étais son premier public, enthousiaste. La religion catholique était alors pleine de magies enchanteresses : les odeurs de l'encens, les chants, la langue latine que personne ne comprenait... l'ambiance était vraiment théâtrale. J'aimais beaucoup. Cependant, j'avais un comportement assez mal accepté ! Bon... j'avais transformé le groupe d'enfants de chœur en une troupe rebelle. Le curé exaspéré avait dit de moi à ma mère : « Vous n'en tirerez rien : c'est un révolté. » En fait, ma mère était assez satisfaite que son éducation aboutisse à ce résultat.

À cette époque-là au Maroc, dans notre milieu, l'identité française se confondait donc avec la religion catholique, même si beaucoup d'hommes, comme mon père, restaient dehors pendant l'office. De toute façon, les Français ne se contentaient pas d'être catholiques, il leur fallait en plus être catholiques français, c'est-à-dire différents des autres. Ils considéraient que leur foi était rationnelle, tandis que celle des Espagnols ou des Portugais ne l'était pas à leurs yeux. Cela aussi m'a mis en garde une bonne fois pour toutes contre les tendances à la domination et au mépris des autres, dont la religion peut servir d'habillage souvent !

Ça, c'était notre période catholique pratiquant. Après, quand mes parents ont divorcé, ce qui était très rare à l'époque, nous avons été excommuniés. « Nous », si j'ose dire. Personne ne m'a rien demandé, mais je l'ai très mal vécu, parce que je trouvais que cette exclusion était totalement injuste. Pourquoi ne voulait-on plus de nous ? Cet épisode m'a peut-être rendu méfiant à l'égard de tous les appareils pour le restant de mes jours. Les appareils peuvent transformer des gens, que vous pensiez bienveillants la veille, en adversaires grimaçant le lendemain. La dernière année au Maroc, comme on n'allait plus à

la messe, on passait de la musique militaire plein pot sur la terrasse. Comme petit garçon, j'ai été éduqué dans cet état d'esprit patriotique exalté.

Revenons au patriotisme exacerbé dans votre famille.

Oui, l'identité patriotique. Dire « nous sommes français » était une nécessité chez nous. Sans doute parce que ma famille était travaillée par la peur qu'elle avait vécue pendant la période du maréchal Pétain. Celui-là retirait les papiers à ceux qui étaient français de trop fraîche date, les « Français de papier » selon les adeptes de la « révolution nationale » de l'époque. En public enthousiaste, mon grand-père maternel et ma mère étaient alors de tous les défilés militaires. Cette façon de faire n'a jamais quitté ma mère. Quand j'étais ministre, la seule chose qu'elle m'ait demandée, c'est de pouvoir aller dans une tribune pour assister au défilé du 14 Juillet à Paris. J'étais très fier d'avoir permis cela. Évidemment, mon grand-père maternel était ultra-patriote parce que son propre père avait choisi d'être français en quittant l'Espagne lors de la première dictature de Primo de Rivera. On m'a raconté comment avec mon grand-père, quand il y avait *La Marseillaise* à la radio, tout le monde devait se lever. Et si c'était au milieu du repas, il était hors de question de sourire, même en coin. Quant à mon père, il a été « enfant de troupe » à la base aérienne de Rochefort, séparé de sa famille à 16 ans pour servir l'armée dans l'aviation. C'est peu dire qu'il fut traumatisé par la débâcle de 1940. Il en garda une méfiance viscérale contre les puissants, capables à tout moment d'abandonner leur pays à l'ennemi. J'ai sans doute hérité de cette méfiance puisque je la partage. Bref, ce n'est pas d'aujourd'hui que patriotisme et anticapitaliste marchent de pair pour moi. Jaurès me l'a confirmé.

Vous avez donc également des origines espagnoles.

Et de Sicile par ma mère ! À vrai dire, au-delà même de la Sicile, l'île d'Ustica, un volcan en pleine Méditerranée ! Mais, à l'époque, personne ne parlait de racines, et des nôtres en particulier. Jamais, m'entendez-vous ! Personne ne parlait de ça chez nous ! La France, un point c'est tout. Il a fallu que j'attende quasiment quarante ans pour que ce thème devienne un sujet de conversation systématique dans toute la société. Cela me saoule. Quelle manie rétrograde ! À mon tour je me suis demandé d'où venait chacun des membres de ma parentèle. Juste pour pouvoir participer aux bavardages sur le sujet. Inutile de dire qu'avec un pedigree comme le mien, on cloue vite le bec de bien des moules qui n'ont que leur rocher ancestral à raconter ! En fait, je n'aime guère cette névrose des racines et de la tradition. J'y vois un appauvrissement : chacun n'y est appelé qu'à reproduire le passé.

Vous ne savez pas d'où vient votre nom ?

Le nom de mon père ? Je ne me suis jamais vraiment posé la question avant qu'on m'apporte la réponse ! C'est un nom très courant dans l'Andalousie profonde et c'est même le nom de comptines et de rondes qu'on exécute autour d'un feu à la fête de la Saint-Jean ou de la Saint-Antoine, qui sont de vieilles fêtes locales d'origine celtique.

Finalement vous décrivez dans votre famille une identité choisie, la France, et en même temps vous ne semblez pas entièrement convaincu par leur foi en la patrie. Comme si vous étiez déjà, tout jeune garçon, davantage du côté des Marocains, peuple colonisé en train de s'émanciper ?

C'est une question fondamentale. Car je suis né au milieu des Marocains. Pour moi, c'étaient mes amis, mon monde, je ne

sentais pas de différences de destin. Or, au sein des communautés pieds-noires, j'entendais beaucoup de remarques blessantes à leur égard. Ça, je ne l'ai jamais supporté. Cela m'a toujours mis mal à l'aise. Et puis, ma mère, essentiellement elle, nous a rendus attentifs ma sœur et moi à la pauvreté. Il y avait beaucoup de pauvreté extrême dans le Maroc de l'époque. Tout petit, j'ai donc eu une empathie extrêmement forte avec les pauvres. Parce que leurs souffrances me parlaient. Il faut dire que ma mère en rajoutait aussi beaucoup. Moi, aujourd'hui je ferais ça plus légèrement avec un enfant. C'est trop lourd pour des petits de porter toute la misère du monde. Mais elle le faisait avec la meilleure intention. Et parce qu'elle avait la foi. Aujourd'hui, cette formidable institutrice laïque aurait été adepte de la théologie de la libération. Pour elle, il fallait faire le bien pas seulement pour son salut mais pour rendre la société meilleure, ce qui se confondait avec le projet divin. Quand j'ai découvert la « théologie de la libération » des années plus tard, j'avais l'impression d'entendre ma mère.

C'est pour ces deux raisons que j'avais plutôt tendance à m'identifier aux Marocains. Je n'aimais pas les remarques méprisantes ou paternalistes des pieds-noirs. Je n'ai pas été éduqué comme ça par mes parents. Ce n'était pas l'idée que l'on avait de notre rapport aux autres. J'ai donc commencé à me construire contre mon milieu au sens large, et avec un *a priori* favorable pour la figure de l'opprimé. C'est fondateur. Mais, en même temps, j'appartenais aux dominants, il ne faut pas raconter d'histoires, même si la condition sociale de mes parents était relativement modeste.

C'est donc votre mère, qui vous emmène régulièrement à l'église, qui vous transmet cette attention à la pauvreté, aux pauvres, et aux Marocains. Mais comment

êtes-vous passé de la charité chrétienne à un début de conscience politique ?

C'est qu'on m'a bien enseigné le souci des autres !

Vous auriez pu en rester à la charité.

Oui, tout à fait. Mais ce n'était pas du tout ce qu'on m'a enseigné. On ne m'a pas enseigné que les pauvres seraient des pauvres pour toujours et qu'ils étaient là pour nous permettre de gagner notre salut en leur faisant la charité ! Non, on gagnait son salut en luttant avec le pauvre, en étant avec lui contre l'égoïsme, en étant en empathie. Mais là, je parle d'une époque... j'avais moins de 10 ans, je n'étais pas encore très construit.

Comment mieux vous l'expliquer ? Quand j'habitais rue Molière à Tanger, il y avait un pauvre aveugle qui mendiait en bas de mon appartement et il suppliait en espagnol « *Da me limona por dios* », et moi, depuis le balcon, je devais avoir 5, 6 ans, je suppliais avec lui « *Limona por dios* » !!! Ce n'était pas « j'ai honte de te voir dans cet état », non c'était plutôt « je suis avec toi ». Ce n'est pas l'attitude des dominants qui font la charité pour se contempler eux-mêmes, ou, comme chante Brel, qui vont à la messe pour voir si les pauvres portent les chaussettes qu'ils leur ont tricotées. Ce n'était pas du tout cet état d'esprit-là. C'était plutôt de la compassion active. En jargon actuel je dirais : le pauvre n'est pas objet de charité, mais sujet de combat commun.

Une forme de camaraderie ?

Je ne peux pas me rendre compte, c'est trop loin. Mais c'était bien plus de l'identification aux pauvres... C'est précisément parce que nous sommes semblables que sa souffrance était insupportable !

Et non parce qu'il était là pour souffrir et mettre à l'épreuve ma charité.

Je me souviens quand, des années plus tard, après avoir été ministre de l'Enseignement professionnel dans le gouvernement de Lionel Jospin, j'étais allé au rassemblement du forum social mondial à Porto Alegre au Brésil. La séance d'ouverture dans un grand gymnase rempli d'enseignants brésiliens était consacrée à l'éducation. Ça commence par un hommage à Pierre Bourdieu. L'ambiance était créée. Puis débute le meeting. Le ministre de l'Enseignement supérieur brésilien était membre du parti de Lula. Il commence un véritable prêche. Il explique : « Nous allons réformer toute la politique de l'université et voilà comment nous allons le faire : regardons l'université avec l'œil d'un pauvre. » Et il commence à développer son plan à partir des tribulations du pauvre qui se demande comment envoyer son gamin à l'université. Une analyse fulgurante pour moi. Je me suis dit, je connais ce discours ! J'entendais un écho... de ce qui m'avait été enseigné dans mon enfance. Mais cet homme en faisait une méthode concrète de gouvernement, et c'était formidable.

D'ailleurs, quand je suis revenu en France, c'était encore tout vibrant en moi. J'en parle à mon plus proche compagnon de combat en Essonne, Gabriel Amard, qui était alors maire de Viry-Châtillon... Mon enthousiasme était contagieux et cet homme, très inventif. Il en a tiré aussitôt un axe de programme municipal pour toutes nos équipes : regarder la ville « avec l'œil d'une femme », en examinant toutes les pratiques de la vie quotidienne et les inconvénients qu'il y avait pour les femmes. On avance beaucoup politiquement si on part de la condition du plus empêché. Au cas particulier, l'angle fécond est venu pour nous du Nouveau Monde. C'est cela apprendre des autres en les rencontrant, sans cette condescendance qui est souvent la marque des Européens à l'égard du reste du monde.

